

ORAN --- MERS-EL-KEBIR

Le seul nom d'Oran évoque tout un glorieux passé de souvenirs militaires. C'est dans cette partie de l'Algérie que le général du Barail fit ses premières armes.

Nous empruntons à ses "Mémoires" cette curieuse page sur Oran :

En 1833, réintégré sur les contraires de l'armée comme lieutenant-colonel de cavalerie hors cadres, mon père fut envoyé à Oran sous les ordres du général des Michels. A peine débarqué, il fut chargé d'aller prendre possession de Mostaganem, que le caïd Ibrahim était disposé à nous livrer; puis il demanda et obtint son rappel en France. Mais là, on lui refusa un emploi de son grade dans un régiment de cavalerie; et à toutes ses instances, on répondit invariablement: "L'Afrique ou rien!"

Possédé par la nécessité, mon père se décida à retourner en Algérie avec sa famille. C'était en 1835. J'abordai l'Afrique à quinze ans.

Nous nous embarquâmes à Toulon, sur la "Chimère." C'était un aviso à vapeur et à roues, un des premiers spécimens de la marine nouvelle qui allait révolutionner le monde. Il était modestement ses sept ou huit mètres à l'heure et mit cinq jours pour nous porter à Oran, où nous arrivâmes le 17 décembre. La mer fut très mauvaise.

Nous débarquâmes à Mers-el-Kébir, excellente rade qui sert de port à Oran, et qui est dominée par une majestueuse et sombre citadelle espagnole.

La nuit, un petit bateau frété par mon père vint nous prendre et nous jeta sur la plage, au milieu de divers amoncellements de marchandises de toute espèce: ballots variés, tonneaux pleins d'ouf, cages de volaille, montagnes d'oignons et de melons d'eau, etc. Mon père avait dans sa poche sa nomination ministérielle au poste de commandant de la place d'Oran, et il croyait descendre dans la maison affectée à ce service. Elle était occupée par le commandant intérimaire, le colonel Barthélemy, et je ne sais à la suite de quelle intrigue, la nomination de mon père n'ayant pas été confirmée par le gouverneur général, cet officier conserva son poste.

Enfin, un peu plus tard, on nous trouva une maison arabe où nous nous installâmes sommairement.

Je laisse à penser si j'aurais de grands yeux un spectacle extraordinaire qui s'offrait à moi. Oran portait encore le cachet qu'il les Espagnols lui avaient imprimé, pendant deux cents ans d'occupation. Un ravin la coupait en deux: sur sa rive droite, le quartier de la marine; sur sa rive gauche, au pied de la montagne de Santa Cruz, couronnée par un fort à moitié démantelé, la vieille ville mauresque complètement détruite par un tremblement de terre.

Entourée d'une chemise de murailles, la ville était défendue du côté de la mer, d'abord par le château Neuf, magnifique forteresse espagnole où logeait le commandant de la province, et qui contenait, en outre, de grands établissements militaires; puis, par les forts étages de la Môle et de Saint Grégoire.

De côté de la terre, elle était ouverte à l'ouest par le fort Saint-Philippe et à l'est par le fort de Saint-André, qui fermaient l'accès du ravin.

On délia des murailles, des blockhaus; puis une plaine immense d'où émergeait la montagne des Lions et que bornaient à l'horizon les monts de Thésé. Dans cette plaine, des palmiers nains et des aloës, avec, de loin en loin, les taches blanches du sel déposées par l'évaporation de l'eau qu'avait laissée la mer.

Oran contenait une population espagnole considérable mêlée aux Français. Beaucoup de juifs et de juives et peu d'Arabes, appartenant aux tribus alliées des Douairs et des Smélahs, campées contre les murs de la place et imparfaitement garanties par les blockhaus contre l'agression de nos ennemis communs, et en particulier des Gharabes.

Le jour, c'était, dans les rues mal entretenues, un grouillement bryant d'hommes et de bêtes de somme, transportant dans des outres l'eau potable, puisées dans le ruisseau du Ravin. La nuit, c'étaient des cris répétés de: "Sentinelle, prenez garde à vous!" qui se répétaient le long des murailles, et que soulevaient de temps à autre des coups de feu tirés contre les factionnaires.

Pour un garçon habité aux

horizons restreints des cours du collège Rollin, il y avait de quoi regarder et de quoi écouter. Aussi, je regardais de tous mes yeux, et j'écoutais de toutes mes oreilles, et quand je n'étais pas dans les rues, à suivre les soldats, j'étais blotté dans un coin, à boire pour ainsi dire les récits de guerres et de combats que les anciens compagnons d'armes retrouvaient par mon père venant lui faire.

Général DU BARAIL.

BONAPARTE ET LE Concordat.

La promulgation à Notre-Dame de Paris.

Il est, à Rome, un homme plus documenté sur le Concordat et l'histoire de ses négociations secrètes que les Archives mêmes du Vatican, qui en conservent deux chambres pleines jusqu'aux solives, mais inaccessibles aux fouilleurs, en vertu de règlement qui ne permet pas de recherches antérieures à un siècle et demi. C'est Hario Rinieri, un archiviste hors cadre, qui a la clef de toutes les armoires et les fioles de toutes les liasses de cette spéciale "Epoca Napoleonica," dont il a fait toutes les pièces et extraits, pour une Histoire de la Diplomatie pontificale au dix-neuvième siècle, qu'il prépare, les anecdotes parfois les plus scandaleuses qu'un homme de conscience autant que de curiosité il se hâte de piquer d'une épingle, comme dans ses cartons, comme un naturaliste les bêtes venimeuses qui deviennent ainsi fixées, innocentes comme des "bêtes à bon Dieu."

N'allez pas croire cependant, se hâte-t-il à me dire, que Napoléon fut jamais de ces bêtes. Oh! le génial "birbone..." Tenez, en voulez-vous un exemple? Regardez ce règlement des fêtes du 18 avril 1802, établi d'un commun accord, entre Pie VII et Bonaparte, comme la sanction finale du Concordat et la paix de l'Eglise de France assurée et proclamée solennellement, à cette date, au Notre-Dame de Paris. Au dispositif du cérémonial avec lequel le légat du Pape devait communiquer de sa main les consuls, comme gage chrétien et public de cette paix religieuse et officielle, figure un large trait à l'encre noire. Même rature, d'ailleurs, sur le programme du sacre, deux ans plus tard, en cette même église Notre-Dame. L'article de la communion de l'Empereur et de l'Impératrice que le Saint Père devait leur donner de sa main, article prévu par le grand maître des cérémonies impériales, M. de Champagny, est également biffé à la plume et porte en marge, dans le papier que les Archives Vaticanes conservent, ces deux simples mots, écrits de la main même de Pie VII: "Non communicarono." Ils ne communiquèrent pas.

Mais l'heure des réordinations est passée, et c'est une apologie du génial organisateur de la paix religieuse en France que je veux, au lendemain de la dangereuse abolition du Concordat, emprunter aux notes inépuisables de mon hospitalier commensal dans les archives vaticanes.

Le 18 avril 1802, jour où l'Eglise célébrait la fête de Pâques ou de la Résurrection, les tièdes rayons d'un splendide soleil de printemps éclairèrent un spectacle bien rare. Ce jour vit, pour la première fois, après neuf années de nuit obscure et orangeuse, l'horizon français s'éclaircir et briller d'une lumière nouvelle, et toute la population de la capitale de la France, couvrant les rues et les places en habits de fêtes, tremaillait d'une joie inaccoutumée.

Le Premier Consul Bonaparte, dans la fierté de sa gloire naissante, savait se montrer grand, même dans les petites choses. Pour marquer le retour de l'antique religion et en célébrer le relèvement, en même temps que la paix qu'il voulait donner à la France et à l'Europe, il abolit le jour de Pâques. Ce symbole de paix universelle, inaugurée avec une ère nouvelle, il y avait dix-huit siècles, par la résurrection du Fils de Dieu, traduisait, par une allusion aussi gracieuse que profonde, la pensée de son âme.

Le matin même, à huit heures, un cortège moitié civil, moitié militaire, parcourait bruyamment les rues de la capitale. Il avait à sa tête M. Réal, préfet de police, accompagné de douze maires et de leurs

adjoints, des commissaires de police, des juges de paix, des officiers de l'état-major et de ceux de la gendarmerie de la Seine. Plusieurs détachements de cavalerie, avec leurs corps de trompettes, escortaient le fonctionnaire chargé par les Consuls de donner connaissance au public de la proclamation et des articles de la loi relative au Concordat. Mais la grande fête, — ou le clou de la fête, dirait-on, — qui attirait à son tour la curiosité de la foule parisienne et son enthousiasme, eut son centre dans Notre-Dame.

A midi, le canon annonça l'apparition des Consuls, précédés des ministres, du corps diplomatique et des grands officiers de la Cour consulaire, vêtus selon leur rang avec le plus grand luxe, escortés d'un brillant et nombreux cortège de militaires de toutes les armes. Les voitures du troisième et du second Consul étaient tirées par six chevaux. La dernière, à huit chevaux et précédée de six superbes coursiers de parade, guidée à la main par autant de mamelouks, portait le Premier Consul, en habit de velours écarlate avec palmes d'or, bas de soie blanche, chausures à boucles et boutons d'or, chapeau français à pansache tricolore, cimettière égyptien suspendu à un bandier très riche fixé à la ceinture.

Le peuple immense, qui remplissait les voies et se pressait aux fenêtres, jetait ses joyeuses acclamations et témoignait par son attitude et ses cris d'une allégresse saine et universelle, d'autant moins bruyante qu'elle était plus vive, plus intime et plus chrétienne. D'après les lettres de Marecarchi à Goarabelli, "aucun accident ne troubla la joie publique. Elle était telle qu'elle pouvait convenir à la circonstance: plutôt grave et profonde que vive et bruyante."

Le clergé, ayant à sa tête le nouvel archevêque — le vénérable Mgr de Belloy était presque centenaire — accueillit les Consuls à l'entrée de la nef de l'église métropolitaine et les accompagna jusqu'à son baldaquin, près de l'autel, où ils prirent place. Le cardinal-légit Caprara célébra la messe. A l'Evangile, les évêques prêtèrent serment au Premier Consul, et Mgr de Boisgelin célébra, en un long discours, du haut de la chaire, la réconciliation civique et la paix du monde consacré par la paix religieuse. A l'élevation, quatre lignes de soldats, rangés le long de la basilique, saluèrent militairement l'Hostie sainte, au milieu du roulement des tambours et du son des trompettes. En dernier lieu, le grandiose "Te Deum" de Passello, exécuté par des chœurs nombreux à plein orchestre et conduit par Méhul et Cherubini, remplit les nefs de réjouissance harmonique, faisant pénétrer dans ces poitrines, accoutumées au fracas des batailles, les ondes sonores d'une mélodie pleine de religion.

Après cette cérémonie, qui dura trois heures, le cortège sortit et défila dans l'ordre inverse de l'entrée. Dans les rues retentirent les mêmes acclamations solennelles et graves de tout un peuple qui se sentait encore chrétien. Le soir, tout Paris s'illumina de feux de joie. Au palais des Tuileries, il y eut une grande réception, et chez Talleyrand, ministre des relations extérieures, grand dîner diplomatique.

Peut-être, à ce dîner, figurèrent les bons patriotes de généraux sans-culottes qui avaient refusé de participer aux fêtes de Notre-Dame et étaient restés sur le parvis pendant la cérémonie religieuse. — Oh! belle espérance, en effet! avait carrément répondu Delmas à Bonaparte. C'est dommage qu'il n'y ait manqué qu'un million d'hommes, qui se sont fait leur pour détruire ce que vous rétablissez.

Bonaparte aurait peut-être pu répondre à ce républicain enduret qu'il devait confesser plus tard, de ses convictions personnelles, qu'il ne l'empêchaient pas de respecter et de favoriser celles des autres: à savoir qu'il ne deviendrait jamais dévot, qu'il le disait à regret; car c'était, sans doute, une grande consolation; que toutefois son incroyance ne venait ni de travers, ni de libéralisme d'esprit, mais seulement de la force de sa raison. "Ce doit jurer de rien sur tout ce qui concerne ses derniers instants."

Et voilà comment, le 18 avril 1802, les clairons de Marengo et d'Austerlitz résonnèrent sous les voûtes séculaires de Notre-Dame, annonçant à la France catholique et à un monde chrétien la promulgation du Concordat.

Nouveau câble transatlantique.

Londres, 5 août — Le vapeur "Colonia" est parti aujourd'hui de Londres avec 2,500 milles de câble à bord. Ce câble sera posé pour le compte de la Commercial Cable Company et reliera Watermill, Irlande, à Casco, Nouvelle Ecosse, et de là à Terre Neuve.

LA GROTTTE DE NAPOLEON à Ajaccio

Cette "grotte de Napoléon" à Ajaccio, tire son mérite principal des souvenirs de l'enfance de Napoléon qui y sont attachés.

La maison de campagne où il fut élevé était un peu au-dessus de la ville, et la grotte est située sur la même colline et à quelque distance. C'est là qu'il aimait souvent à se retirer, loin du bruit et de la distraction de ses compagnons.

Il s'y cachait, dit-on, pour apprendre ses leçons avec plus de calme et de tranquillité. Cela peut être. Mais sans doute aussi la nature et la position du lieu exerçaient sur son âme, qui ne se connaissait pas encore, une attraction involontaire. Pour un esprit comme tous les endroits son bons. Il pense partout de la même façon et les scènes qui l'environnent exercent sur lui peu d'influence. Les esprits d'ordre supérieur ne partagent point cette sorte d'indifférence; et ils cherchent d'instinct le passage dont l'inspiration leur convient, comme la plante cherche la lumière, l'oiseau la verdure. On pourrait dire que l'âme, lorsqu'elle commence à se développer et à grandir, se cherche elle-même un berceau qui aille à sa taille et à son habitude.

Quel qu'il en soit, jamais cachette d'enfant — en ce qui concerne cette grotte maintenant historique — ne fut mieux à la mesure de celui qui l'avait choisie pour asile.

Elle est formée de deux énormes blocs de granit aboulés du sommet de la montagne. En roulant sur la pente ils sont venus se heurter l'un contre l'autre en se servant mutuellement d'appui. Il en résulte une espèce de voûte naturelle, à la manière d'une voûte cyclopéenne. Une extrémité est ouverte, l'autre bouchée par la talus du terrain, et dans le vide un homme se tient à l'aise.

La colline où se trouve la grotte est déserte et presque entièrement inculte. Elle est pleine d'aspérités et parsemée de blocs éboulés. Elle est tournée vers le midi et la végétation en est presque absente. Les plantes les plus abondantes sont des cactus à feuilles grasses et épineuses, s'élevant à huit et dix pieds de hauteur. Il s'y mêle des buissons de myrtes et d'oliviers, des arbousiers avec leur feuillage de laurier et leurs fruits rouges, de grandes bruyères. Le silence n'est troublé que par le sifflement des merles voltigeant dans les broussailles et par le bruit lointain de la mer roulant sur la plage.

La vue domine la ville et les vergers, et se repose sur les îlots bleus du golfe. La corbe immense de la côte est aride et sans villages. En avant la pleine mer, en arrière les hautes cimes de la montagne d'Ajaccio, toute voisine des neiges éternelles du "monte Rotondo." Tel est le site au milieu duquel apparaît la grotte à laquelle Napoléon enfant a donné son nom, et qui, sans lui, serait encore perdue peut-être, parmi les accidents ignorés de cette contrée rocailleuse.

Pierre tombale.

On se souvient que la pierre tombale de Mirabeau a été découverte fortuitement, ces temps derniers, dans une école d'Argenteuil.

La commission du Vieux-Paris, informée de fait, se propose d'aller contrôler l'exactitude de cette découverte.

Voici, au surplus, un passage de la lettre que M. Quentin-Banchart, conseiller municipal et vice-président de la commission du Vieux-Paris, a adressée à ce propos à un journal de Paris:

LA GROTTE DE NAPOLEON à Ajaccio

—Et puis, mon père.... Ici, ma voix s'arrêta net, tranchée brusquement par une oration. Le curé était très bon, certes, mais la foute était si grosse!

Dans l'ombre du confessionnal où, affaissée, je terminais la nomenclature de mes péchés, mes poings nerveux se mirent à tour de rôle à battre la charge sur ma poitrine, comme si ce violent "mes culpas" pouvait m'aider à rassembler mon éloquence en faite.

Mais rien... par un des grands vitraux entrouverts continuait d'arriver le refrain languoureux d'une complainte qui chantait la vieille servante Gertrude, tout en marquant les temps à coups de battoir. Instinctivement, mes poings se mirent à suivre ce rythme monotone, martelant ainsi en cadence ma pauvre poitrine meurtrie.

—Eh bien! mon enfant, est-ce tout ce que tu avais à me dire? demanda soudain M. le Curé intrigué de mon long silence et de mon tambourinage intempestif.

Cette simple phrase me fit sursauter. Hélas non! Ce n'était pas tout... J'avais gardé au contraire la plus grosse faute pour la fin, comme digne apothéose du tableau de mes péchés. Je possédai un grand souvenir qui signifiait beaucoup de choses et, les yeux clos, la tête penchée:

—Mon père, murmurai je très bas, j'ai péché....

—De quelle façon, ma petite fille?

—Par action.... Je restai en suspens sur ces deux mots, le souffle haletant, l'oreille tendue, avivant en hâte une quantité de salive imaginaire.

—Quelle action? questionne enfin M. le Curé.

—J'ai.... j'ai.... j'ai.... Les mots ne parvenaient pas à sortir de ma gorge serrée. A un certain moment, j'eus presque un râle de suffocation. Mon confesseur s'en aperçut.

—Remets-toi, me dit-il tranquillement, et continue.

—J'ai.... repris-je plus bas encore.

—Allons, me dit le vieux prêtre d'un ton encourageant.

—Eh bien! j'ai.... j'ai embrassé....

—Quoi? Quoi? gémit M. le Curé en se redressant.

—Un... jeune homme....

—De ton plein gré?

—Oh oui! monsieur le Curé. Acoronelle, la tête touchant presque mes genoux, j'attendais la sentence.

—"Ta...." Le brave homme ne put trouver aucun mot pour exprimer sa pensée. Il murmura encore, à plusieurs reprises: "Ta.... ta...." puis soudain: —Répète! m'ordonna-t-il brusquement.

Je répétai....

—C'est formidable! lança-t-il enfin. Comment tu as fait.... Raconte-moi cela!

Je racontai: —Je vais vous dire... ne vous fâchez pas!... C'était l'autre jour, dans la clairière des Chautiers... vous savez? C'était là... il dormait... je l'ai regardé dormir un moment.... Oh! monsieur le Curé, si vous m'aviez vu!... il était si joli... si joli!

Le curé toussa.

—Alors, je n'ai pas pu résister.... je l'ai embrassé.... très fort.... très fort....

Je pleurai.

—Et il ne s'est pas réveillé? demanda avec intérêt mon confesseur.

—Oh non! monsieur le Curé... il dormait si bien.... Je sais que c'est très mal, continuai-je à travers mes larmes.... très mal.... mais ce n'est pas ma faute, mon bon Curé.... il était si joli.... si joli!

—"Et joli!" revenait sans cesse comme un lamentable refrain au milieu de mes sanglots plaintifs....

LA GROTTE DE NAPOLEON à Ajaccio

—Et puis, mon père.... Ici, ma voix s'arrêta net, tranchée brusquement par une oration. Le curé était très bon, certes, mais la foute était si grosse!

Dans l'ombre du confessionnal où, affaissée, je terminais la nomenclature de mes péchés, mes poings nerveux se mirent à tour de rôle à battre la charge sur ma poitrine, comme si ce violent "mes culpas" pouvait m'aider à rassembler mon éloquence en faite.

Mais rien... par un des grands vitraux entrouverts continuait d'arriver le refrain languoureux d'une complainte qui chantait la vieille servante Gertrude, tout en marquant les temps à coups de battoir. Instinctivement, mes poings se mirent à suivre ce rythme monotone, martelant ainsi en cadence ma pauvre poitrine meurtrie.

—Eh bien! mon enfant, est-ce tout ce que tu avais à me dire? demanda soudain M. le Curé intrigué de mon long silence et de mon tambourinage intempestif.

Cette simple phrase me fit sursauter. Hélas non! Ce n'était pas tout... J'avais gardé au contraire la plus grosse faute pour la fin, comme digne apothéose du tableau de mes péchés. Je possédai un grand souvenir qui signifiait beaucoup de choses et, les yeux clos, la tête penchée:

—Mon père, murmurai je très bas, j'ai péché....

—De quelle façon, ma petite fille?

—Par action.... Je restai en suspens sur ces deux mots, le souffle haletant, l'oreille tendue, avivant en hâte une quantité de salive imaginaire.

—Quelle action? questionne enfin M. le Curé.

—J'ai.... j'ai.... j'ai.... Les mots ne parvenaient pas à sortir de ma gorge serrée. A un certain moment, j'eus presque un râle de suffocation. Mon confesseur s'en aperçut.

—Remets-toi, me dit-il tranquillement, et continue.

—J'ai.... repris-je plus bas encore.

—Allons, me dit le vieux prêtre d'un ton encourageant.

—Eh bien! j'ai.... j'ai embrassé....

—Quoi? Quoi? gémit M. le Curé en se redressant.

—Un... jeune homme....

—De ton plein gré?

—Oh oui! monsieur le Curé. Acoronelle, la tête touchant presque mes genoux, j'attendais la sentence.

—"Ta...." Le brave homme ne put trouver aucun mot pour exprimer sa pensée. Il murmura encore, à plusieurs reprises: "Ta.... ta...." puis soudain: —Répète! m'ordonna-t-il brusquement.

Je répétai....

—C'est formidable! lança-t-il enfin. Comment tu as fait.... Raconte-moi cela!

Je racontai: —Je vais vous dire... ne vous fâchez pas!... C'était l'autre jour, dans la clairière des Chautiers... vous savez? C'était là... il dormait... je l'ai regardé dormir un moment.... Oh! monsieur le Curé, si vous m'aviez vu!... il était si joli... si joli!

Le curé toussa.

—Alors, je n'ai pas pu résister.... je l'ai embrassé.... très fort.... très fort....

Je pleurai.

—Et il ne s'est pas réveillé? demanda avec intérêt mon confesseur.

—Oh non! monsieur le Curé... il dormait si bien.... Je sais que c'est très mal, continuai-je à travers mes larmes.... très mal.... mais ce n'est pas ma faute, mon bon Curé.... il était si joli.... si joli!

—"Et joli!" revenait sans cesse comme un lamentable refrain au milieu de mes sanglots plaintifs....

LA GROTTE DE NAPOLEON à Ajaccio

—Et puis, mon père.... Ici, ma voix s'arrêta net, tranchée brusquement par une oration. Le curé était très bon, certes, mais la foute était si grosse!

Dans l'ombre du confessionnal où, affaissée, je terminais la nomenclature de mes péchés, mes poings nerveux se mirent à tour de rôle à battre la charge sur ma poitrine, comme si ce violent "mes culpas" pouvait m'aider à rassembler mon éloquence en faite.

Mais rien... par un des grands vitraux entrouverts continuait d'arriver le refrain languoureux d'une complainte qui chantait la vieille servante Gertrude, tout en marquant les temps à coups de battoir. Instinctivement, mes poings se mirent à suivre ce rythme monotone, martelant ainsi en cadence ma pauvre poitrine meurtrie.

—Eh bien! mon enfant, est-ce tout ce que tu avais à me dire? demanda soudain M. le Curé intrigué de mon long silence et de mon tambourinage intempestif.

Cette simple phrase me fit sursauter. Hélas non! Ce n'était pas tout... J'avais gardé au contraire la plus grosse faute pour la fin, comme digne apothéose du tableau de mes péchés. Je possédai un grand souvenir qui signifiait beaucoup de choses et, les yeux clos, la tête penchée:

—Mon père, murmurai je très bas, j'ai péché....

—De quelle façon, ma petite fille?

—Par action.... Je restai en suspens sur ces deux mots, le souffle haletant, l'oreille tendue, avivant en hâte une quantité de salive imaginaire.

—Quelle action? questionne enfin M. le Curé.

—J'ai.... j'ai.... j'ai.... Les mots ne parvenaient pas à sortir de ma gorge serrée. A un certain moment, j'eus presque un râle de suffocation. Mon confesseur s'en aperçut.

—Remets-toi, me dit-il tranquillement, et continue.

—J'ai.... repris-je plus bas encore.

—Allons, me dit le vieux prêtre d'un ton encourageant.

—Eh bien! j'ai.... j'ai embrassé....

—Quoi? Quoi? gémit M. le Curé en se redressant.

—Un... jeune homme....

—De ton plein gré?

—Oh oui! monsieur le Curé. Acoronelle, la tête touchant presque mes genoux, j'attendais la sentence.

—"Ta...." Le brave homme ne put trouver aucun mot pour exprimer sa pensée. Il murmura encore, à plusieurs reprises: "Ta.... ta...." puis soudain: —Répète! m'ordonna-t-il brusquement.

Je répétai....

—C'est formidable! lança-t-il enfin. Comment tu as fait.... Raconte-moi cela!

Je racontai: —Je vais vous dire... ne vous fâchez pas!... C'était l'autre jour, dans la clairière des Chautiers... vous savez? C'était là... il dormait... je l'ai regardé dormir un moment.... Oh! monsieur le Curé, si vous m'aviez vu!... il était si joli... si joli!

Le curé toussa.

—Alors, je n'ai pas pu résister.... je l'ai embrassé.... très fort.... très fort....

Je pleurai.

—Et il ne s'est pas réveillé? demanda avec intérêt mon confesseur.

—Oh non! monsieur le Curé... il dormait si bien.... Je sais que c'est très mal, continuai-je à travers mes larmes.... très mal.... mais ce n'est pas ma faute, mon bon Curé.... il était si joli.... si joli!

—"Et joli!" revenait sans cesse comme un lamentable refrain au milieu de mes sanglots plaintifs....

DEPECHEES Télégraphiques

Changement favorable.

Baton-Rouge, Lne, 5 août.—La situation s'étant améliorée sur Lac Borgne, le gouverneur Blanchard a télégraphié au Capt. Bostick de retirer toutes les troupes dont il pourrait se dispenser, sans cesser d'accorder toute la protection nécessaire aux pêcheurs et aux bateliers de la Louisiane.

Le Capt. Bostick, agissant d'après ces instructions, demeura à l'endroit avec le yacht Marie et les troupes suffisantes.

Dans son télégramme au capitaine Bostick, le gouverneur dit: "Si le bateau "Grace" est de service officiel il convient, le Bureau d'hôpital des Etats Unis ne peut le saisir. Ne combattez pas le gouvernement fédéral. Attendez des avis du Dr Wasdin et du secrétaire Shaw."

Par le fait qu'il a été spécialement recommandé au bateau "Grace" de ne pas porter atteinte aux bateaux de la Louisiane, sa présence aux Rigolets n'est plus une menace aux intérêts de la Louisiane.

Si le gouverneur est prévenu par le Dr Wasdin et le secrétaire Shaw que le "Grace" a été converti en bateau-auxiliaire fédéral, il ne sera pas molesté. Autrement le vaisseau et son équipage seront sans doute capturés comme l'a été le Gypsy hier.

Le gouverneur Blanchard a exposé au trésorier Shaw toute la situation du lac Borgne, dans une dépêche, et lui a demandé des informations sur la mission exacte du "Grace".

LES Femmes à Barbe

Chicago, 5 août.—Quatre agents de police ont ouvert une fusillade la nuit dernière contre deux voleurs qui avaient pillé un wagon de marchandises.

Les voleurs se sont échappés sans leur butin, mais trois passants innocents ont été frappés par les balles des agents.

Les blessés sont: lieutenant James Larkin, balle dans le poignet. Morris C. Cohen, balle dans la jambe. Mme Cohen, oreille coupée par une balle. Aucun des blessés ne l'a été grièvement.

Les voleurs après avoir chargé leur butin sur un camion s'étaient rendus à l'échoppe d'Israël Jacobson, auquel ils essayèrent de vendre le produit de leur vol, estimé à \$2,500.

Jacobson entretint les voleurs pendant qu'il envoyait son fils avertir la police.

Le détective Voss fut le premier sur les lieux. En le voyant les bandits prirent la fuite. Voss leur ordonna de s'arrêter et voyant que cet ordre n'était pas mis à exécution ouvrit le feu sur les fuyards. D'autres agents, accourus, se joignirent à la fusillade.